

- McIllwraith, Thomas F.  
 1966 The Ancestral Family of the Bella Coola. In *Indians of the North Pacific Coast*. Tom McFeat, ed. Pp. 58-71. Seattle and London: University of Washington Press.
- Riggins, Stephen H.  
 1994 *The Socialness of Things: Essays on the Socio-semiotics of Objects*. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Vastokas, Joan  
 1992 *Beyond the Artifact: Native Art as Performance*. North York: Roberts Centre for Canadian Studies, York University.

**Serge Gauthier**, *Charlevoix ou la création d'une région folklorique. Étude du discours de folkloristes québécois (1916-1980)*, Québec : Presses de l'Université Laval, 2006, 208 pages.

Recenseur : *Brad Loewen*  
*Université de Montréal*

Serge Gauthier s'intéresse aux bases conceptuelles et méthodologiques du folklore québécois, à travers le travail de trois ethnologues dans la région de Charlevoix. Il trace l'évolution de leurs discours et en analyse l'effet identitaire sur la région à l'étude, tout en portant un regard critique sur le rôle des institutions ethnologiques québécoises. Cet examen des rapports entre le « peuple » et une certaine élite intellectuelle est des plus féconds. La discipline s'est structurée surtout à l'Université Laval, où l'ethnologie s'enseigne depuis 1944 au sein d'un département qui regroupe également l'histoire, l'archéologie et l'histoire de l'art. Le département héberge les *Archives de folklore*, une collection sonore remontant aux années 1920 et augmentée au fil des ans d'autres enregistrements de toute l'Amérique française. Les folkloristes du département ont bâti les structures de l'ethnologie québécoise au cours de XX<sup>e</sup> siècle. Trois individus en particulier ont façonné la discipline : Marius Barbeau, Félix-Antoine Savard et Luc Lacourcière. Leurs discours permettent à l'auteur de décortiquer les bases de l'ethnologie québécoise, en approfondissant les notions de région, d'identité et des rapports entre mémoire et histoire.

L'auteur se penche d'abord sur la figure ambiguë de Marius Barbeau, le « grand sourcier » du folklore québécois. Originaire de la Beauce, formé à Oxford et influencé par Boas et l'école de Chicago, Barbeau est dévoilé sous les traits d'un intermédiaire qui transige entre le Canada français profond et une bourgeoisie anglo-américaine avide de connaissances sur les cultures et les paysages « primitifs » du continent nord-américain. Barbeau travaille alors comme folkloriste au Musée de l'Homme à Ottawa, un milieu anglo-canadien. De plus, il offre ses services à la société *Croisières du Saguenay* qui érige Charlevoix, sur la côte escarpée du Saint-Laurent entre Québec et le Saguenay, en destination touristique. L'auteur note que Barbeau paie ses informateurs à la pièce pour obtenir leur version des contes et des chansons traditionnelles, ce qui par-

achève ce portrait de l'anthropologue bien de son époque, complice avec les élites du moment et en rupture avec ses informateurs non instruits. Ce contexte historique n'empêche toutefois pas l'auteur de se distancier de la démarche de Barbeau et, comme enfant et citoyen de Charlevoix, de la construction figée que Barbeau et ses successeurs ont faite de la région. Des décennies après leur « folklorisation » par le célèbre anthropologue, la région et ses habitants en ressentent toujours les relents et, à travers ce livre, font enfin entendre leur réplique.

Parmi les concepts déterminants en ethnologie, au Québec ou ailleurs, se retrouve le cadre spatial d'étude. Le terme « région » revient souvent dans ce contexte et, au Québec, a acquis un sens identitaire que l'auteur examine en lien avec le Charlevoix « folklorisé ». La région a été conceptualisée comme une culture précise ancrée dans un espace précis, à l'image de la nation territoriale, idée empruntée elle-même au nationalisme européen du XIX<sup>e</sup> siècle. De plus, la région devait former un élément constitutif de la nation territoriale, intégrée à cette dernière par un ensemble de rapports hiérarchiques de culture et de pouvoir. Barbeau, au cours de sa trajectoire intellectuelle, attribue à la région le trait de primitivité. Au début de ses enquêtes en Charlevoix, il conceptualise la région francophone selon le modèle des réserves indiennes, ces îlots de culture « sauvage » qu'il a déjà étudiés. Lacourcière et Savard, élèves de Barbeau influencés par le nationalisme au Québec, situent la région plus précisément dans un cadre québécois. Selon leur vision, la « région » s'insère à la nation territoriale du Québec comme une unité singularisée par la « pureté » de sa culture spécifique, puisée à une source française plus ou moins idéalisée, et par son opposition à Montréal l'« impure », la multiculturelle, la bilingue et la modernisante. Ainsi, la région entre dans l'identité d'un Québec situé désormais au carrefour de la tradition et de la modernité. De façon très opérante, le concept de région géoculturelle participe aussi à la construction touristique de plusieurs régions du Québec, et les ethnologues n'y sont pas en reste. La villégiature et le tourisme deviennent un vecteur par lequel l'ethnologie s'insère aux rapports symboliques entre le peuple, conçu comme étant immuable et fixé dans l'espace, et l'élite, conçue comme étant évolutive et mobile.

Alors que le concept de région peut s'appliquer à plusieurs terrains d'enquête, Charlevoix, selon Gauthier, semblait s'offrir comme un exemple parfait aux premiers folkloristes. Dès le début de son histoire, la région fut désignée comme un territoire « sauvage » : inhabitable, en raison de la pénurie de ses sols, et effrayant, en raison de ses coteaux abrupts qui se lèvent directement du Saint-Laurent. À sa colonisation au XVII<sup>e</sup> siècle, la population éparse et francophone s'est concentrée à Baie-Saint-Paul, une échancrure dans le plateau montagneux où l'accostage et l'agriculture étaient du moins faisables. Plus tard, La Malbaie devint le siège d'une industrie forestière et d'une villégiature bourgeoise, ces deux moteurs de modernisation au Québec en dehors des basses terres agricoles. L'analyse de Gauthier est complexe et probante à l'égard des rup-

tures sociohistoriques qui séparent Charlevoix en deux entités, qui s'observent mutuellement mais dont une seule est connectée au monde extérieur de capitaux et d'idées. D'une part, il y a le Charlevoix des villégiateurs qui aiment le contact avec un paysage et un peuple « sauvages » mais « purs ». Ce Charlevoix regroupe plusieurs écrivains, artistes et folkloristes qui représentent de cette façon les modes de vie sur le territoire. En contrepartie, le Charlevoix rural, pauvre et francophone se trouve édifié en objet d'étude folklorique.

Enfin, dans deux chapitres sur le rapport qu'entretient l'ethnologie avec l'histoire, l'auteur examine le « Charlevoix historique » dans lequel se situe le « Charlevoix folklorique ». En effet, si les premiers ethnologues ont découvert Charlevoix grâce à leurs hôtes villégiateurs, ils l'ont conceptualisé comme terrain d'enquête à partir des écrits historiques sur la région. Selon l'auteur, il existait déjà l'idée historique d'un Charlevoix limitrophe, « inhabitable et inquiétant » mais combien « pur ». Barbeau aurait reçu cette idée à travers les textes publiés au XIX<sup>e</sup> siècle pendant l'éveil du nationalisme canadien français. Les frontières et le nom de Charlevoix remontent à cette époque de mouvance démographique et de balbutiement démocratique. Dès 1842, nombre de Charlevoisiens allèrent s'installer au « Royaume du Saguenay », dans la foulée de l'émigration qui affectait alors l'ensemble du terroir québécois. En 1855, on divisa le comté électoral de Saguenay en deux, et l'on renomma la portion ancestrale sur le Saint-Laurent en hommage au grand historien jésuite de la Nouvelle-France. Le nom de Charlevoix évoquait donc à la fois l'identité française et le renouveau démocratique, en même temps que la représentation de la région par les historiens de l'époque reposait sur son retard socioéconomique à titre de pays d'émigration et sur l'aspect « sauvage » des habitants et du paysage. Barbeau semble avoir été séduit par cette représentation historique de la région et l'a reproduite dans son travail ethnologique.

Toutefois, l'auteur montre que le rapport entre l'ethnologie et l'histoire était bien plus complexe. Parmi les ethnologues du XX<sup>e</sup> siècle, Savard et Lacourcière mais aussi le cinéaste Pierre Perrault voyaient leur discipline comme le prolongement de l'histoire jusqu'au présent et comme la valorisation de la mémoire d'un « peuple » sous-représenté dans les registres d'archive. L'histoire, en tant que discipline était, rappelons-le, critiquée à l'époque pour sa tendance à légitimer le pouvoir et à faire taire la population. L'ethnologie était donc une façon de corriger les silences de l'histoire et d'avancer un projet politique. L'auteur montre comment les folkloristes, s'inscrivant dans une lignée intellectuelle remontant au siècle précédent, cherchaient à ramener la région limitrophe (mais « pure ») dans le giron de la nation territoriale et à intégrer son « peuple sans histoire » – ils ont bien saisi le potentiel de la célèbre formule de Durham – au projet de construction politique du Canada français et, ultimement, d'un Québec distinct. Ce décapage de la pensée des premiers folkloristes, à la lumière des courants intellectuels et politiques de leur époque, constitue un des apports les plus originaux du livre. Alors que Barbeau est

resté dans le carcan des rapports fracturés des deux Charlevoix, l'un ouvert au monde des idées et des capitaux, l'autre à l'écart de la modernité, Savard et Lacourcière ont su inscrire leur discipline dans la construction d'un peuple et d'un pays modernes et dans la pensée d'une époque qui a produit l'idée de l'État souverain du Québec.

Ce livre permet donc de comprendre l'histoire de Charlevoix autrement, de voir son identité dans un contexte historiographique complexe et, surtout, de mieux comprendre sa place dans l'histoire et l'ethnologie québécoises. En effet, pour quiconque aborde Charlevoix comme terrain d'enquête, il importe de comprendre le syncrétisme des figures du scientifique et du touriste qui existe dans la région depuis le temps de Marius Barbeau. Il importe aussi de comprendre le concept de région qui continue à faire son chemin, tant bien que mal, et dont Charlevoix fut érigé en archétype : unité géoculturelle spécifique et un peu hermétique, partie intégrante d'une nation territoriale, traditionnelle et donc le salut culturel de Montréal la moderne tout en restant à sa remorque. Sans doute, il n'a pas été facile pour l'auteur de toujours voir clair à travers ce dense sous-bois conceptuel qui s'élevait devant lui, ni d'ordonner la complexité de sa propre réflexion. Le livre conserve en effet quelques passages arides, vestiges de sa première incarnation comme thèse doctorale. L'organisation est parfois intuitive et une certaine pudeur, sinon une considération pour ses pairs charlevoisiens et scientifiques, semble avoir empêché l'auteur de pousser plus loin quelques-uns des thèmes percutants qu'il a appréhendés au cours de son travail. Il reste cependant que Serge Gauthier n'a pas refusé les difficultés du chercheur engagé et s'est donné les moyens scientifiques d'étayer sa passion pour Charlevoix. Son livre est une contribution significative à l'historiographie et à l'ethnologie du Québec « régional ».

---

**Ruth Barnes**, ed., *Textiles in Indian Ocean Societies*, Indian Ocean Series, London and New York: RoutledgeCurzon, 2005, 162 pages.

Reviewer: *Tim Babcock*  
*Independent Scholar, Cape Breton*

Textiles—sumptuous works of beauty or “ordinary” utilitarian articles with which we drape our bodies—have since the days of the early anthropologists provided a rich, fascinating and multivocal entry point into culture and society. Textile patterns are frequently loaded with key symbolism of cultures and textiles themselves may be powerful symbols of identity—gender, class, ethnicity or locality—or constituents and markers of particular life-cycle rituals. Textiles may be studied from the point of view of technology of production, or as products of globalization. Studies of production may reveal much about local economies—and whether globalization is an unmitigated evil that destroys local production and creativity or, conversely,